

Les Combats littéraires d'Octave Mirbeau

Voilà le précieux volume que les mirbelliens et le monde des lettres attendaient depuis la parution des *Combats* précédents : *Combats politiques* (1990), *Combats pour l'enfant* (1990) et *Combats esthétiques* (, 2 volumes, 1993). Ce recueil d'articles de Mirbeau critique littéraire, qui vient de paraître aux Éditions L'Âge d'Homme (O. Mirbeau, *Combats littéraires*, édition critique établie, présentée et annotée par Pierre Michel et Jean-François Nivet, L'Âge d'Homme, Lausanne, 2006, 704 pages) est aussi riche que les autres, de notes et remarques, fruit de longues recherches, de précisions bio-bibliographiques, corpus qui, dans son ensemble, constitue presque le tiers du volume. Les fiches bibliographiques donnent tous les renseignements utiles pour comprendre les contemporains, aussi bien sur les oubliés de l'histoire littéraire que sur des personnalités bien connues – qu'il s'agisse de poètes, de romanciers, d'hommes de théâtre, de savants ou d'hommes politiques –, à commencer par les écrivains dont le nom est mentionné dans le titre des articles : Barbey d'Aureville, Tourgueneff, Paul Bourget, François Coppée, Coquelin, Alphonse Daudet, Élémer Bourges, Emile Zola, Victor Hugo, Pierre Loti, Émile Hennequin, Émile Bergerat, A. Hamon, Félix Fénéon, Strindberg, Clémenceau, Knut Hamsun, Georges Rodenbach, Edmond de Goncourt, Léon Daudet, Léon Bloy, Léon Blum, Léon Werth. D'autres fois, c'est l'œuvre qui fournit le titre, pas toujours évident, aux chroniques qui leur sont consacrées : *Les Chauves-souris*, *Les Lettres de mon Moulin*, *Un crime d'amour*, *Travail*, *Bel-Ami*, *L'Alpe homicide*, *La Mer*, *Le Baiser de Maïna*, *L'Inconnu*, *L'Enquête littéraire*, *L'Iniquité*, *Les Mal vus*. Le plus souvent le titre de l'article indique tout simplement un sujet très général, parfois polémique et ironique, susceptible de susciter la curiosité du lecteur : « La Gloire des lettres », « Merveilles de la science », « Questions sociales », « L'Espoir futur », « À cheval, Messieurs », « Propos galants sur les femmes », « Espoirs nègres »). Citons enfin dans l'ordre chronologique sa collaboration continue à la presse parisienne au cours des années 1876-1904, avant de se raréfier après cette date : *L'Ordre de Paris*, *Les Grimaces*, *La France*, *Le Matin*, *Le Gaulois*, *Le Figaro*, *L'Écho de Paris*, *le Journal*, *L'Aurore*, *Gil Blas*.

Ce travail méticuleux et judicieux rend justice finalement à l'activité fiévreuse de Mirbeau critique et écrivain, qui développe ses jugements, ses réflexions, sur la parution de nombreux ouvrages de l'époque, surtout des romans et des recueils poétiques des années 1880-90, sans cacher ses goûts personnels, sa conception de l'art et de l'avenir du monde littéraire à l'aube d'un siècle nouveau. D'appareils détails, qui n'en contribuent pas moins à nous faire découvrir les idées les plus profondes de l'auteur, donnent lieu à des notes explicatives, prodiguées copieusement par les soins des mirbelliens Pierre Michel et Jean-François Nivet, qui ont pris la mesure de la matière traitée dans deux lumineuses Introductions : le premier a dégagé « L'esthétique de Mirbeau critique littéraire » ; et le second a situé Mirbeau « au Pays des lettres », comme écrivain engagé, intéressé par les questions sociales et « à l'écoute de son temps, justicier au services des exclus et des souffrants, tous deshérités "condamnés aux ténèbres" ». Avec ses comptes rendus des œuvres littéraires, au succès parfois éphémère, il a été obligé de mieux préciser les idées littéraires illustrées par ses œuvres, surtout certains principes esthétiques, centrées sur les émotions fortes que savent donner seulement les chefs-d'œuvre. C'est ce lien entre éthique et esthétique que souvent les auteurs de ce dernier recueil mirbellien soulignent, par exemple à propos du verbe « émouvoir » : « *Le verbe "émouvoir" employé à propos d'une injustice est révélateur de l'étroite complémentarité, chez Mirbeau, entre les luttes politiques et sociales d'un côté et, de l'autre, le domaines des combats pour l'art, où la priorité est accordée à l'émotion* » (note 7 p. 297).

Si notre critique littéraire bannit le rire, en tant qu'infime manifestation de la dignité humaine, et rejette toutes les doctrines littéraires, y compris le symbolisme et le naturalisme, il accepte et valorise le nihilisme et le pessimisme virils, dont se nourrissent maints écrits de la jeune génération et qui peuvent engendrer des sentiments de pitié, de justice et de charité : « *On dit que le pessimisme est une maladie spéciale à notre époque – comme si c'était d'aujourd'hui seulement que les hommes pensaient et qu'ils tendaient à la vérité – et l'on nous vante les quiétudes, les charmes, les plaisirs des sociétés disparues. Le pessimisme est né avec le monde, et il mourra avec lui. Toutes les sociétés, toutes les époques se ressemblent, car toutes se sont efforcées à la victoire du mal sur le bien [...]. Ne demandons pas aux hommes de rire, car le rire est cruel, il est stérile. C'est presque toujours une insulte à quelque chose de noble et à quelque chose de beau. Rendons grâce, au contraire, au*

pessimisme des progrès qu'il fait dans notre littérature et des directions nouvelles où il pousse la jeunesse pensante. Car c'est de lui que viendra ce grand cri de pitié, qui peut renouveler le monde, et sur les monarchies en déroute et sur les démocraties écroulées, faire planter le drapeau de la justice et de la charité» (p. 186). Ses combats littéraires ont pour cibles l'académisme, le scientisme, l'école naturaliste et l'école symboliste, et plus généralement les étiquettes et les partis pris de toutes sortes, au grand dam des courants littéraires en vogue. Il peut admirer Émile Hennequin, auteur d'un livre critique paru quelques jours avant sa mort, *La Critique scientifique*, rappeler les échecs académiques de Zola, mais aussi son air de "parvenu", partager l'indépendance de jugement d'un Barbey d'Aurevilly, se battre contre les « *mixtures ingénieusement malpropres* » dont « *se compose la célébrité contemporaine* » (p. 338), et en faveur des hommes de génie qui vivent dans la pauvreté, Villiers de l'Isle-Adam et Remy de Gourmont entre autres. Je signale au vol l'amitié ressentie pour ce Villiers, auteur lui aussi de *Contes cruels*, qu'il a découvert au dernier moment, lorsque son ami Mallarmé avait inauguré en Belgique des conférences sur l'auteur d'*Axël* : « *Que dirait l'ombre de Villiers, que nous avons laissé mourir de faim, et qui put entrevoir, aux dernières années de sa vie, en cette vaine Belgique, où l'on entoura de respect sa douloureuse pauvreté, ce qu'aurait été la gloire due à son exceptionnel génie, par nous méconnu ou nié* » (p. 317).

Mirbeau, dans ses meilleurs articles, nous raconte aussi ses haines dans une certaine mesure victorieuses contre le patriotisme et la politique, contre les fabriquant de l'opinion publique, contre la médiocrité bourgeoise, représentée par un dramaturge tel que le prolifique Scribe et par le débonnaire Sarcey, deux têtes de Turc préférées de Mirbeau et de Villiers. Le lecteur trouvera dans les notices du « *Petit dictionnaire des écrivains cités* », soigneusement et scrupuleusement établies par Pierre Michel, surtout les éléments biographiques nécessaires à la compréhension de leurs rapports avec ce découvreur de génies, notamment des jeunes (Maeterlinck, Verhaeren, Rodenbach, Hardy, Anna de Noailles, Gide, Tolstoï, Dostoïevski et bien d'autres). Presque à chaque page on retrouve le défenseur des justes causes humaines : la défense d'une saine pédagogie de l'enfant, la défense de la littérature contre le journalisme de pacotille, la défense de l'amour contre une morale hypocrite au service de la censure dominante : « *Les lois religieuses, dans une volonté de discipline et d'universelle domination, ont fait de l'amour, c'est-à-dire de l'éclosion éternelle de la vie, un épouvantail et un péché* ». L'auteur des romans (surtout celui du *Jardin des supplices* tout entier) se révèle dans ces articles, avec ses convictions artistiques et personnelles, sa foi dans un avenir où la justice serait enfin capable de « *mettre la Société en face d'elle même, c'est à dire de son propre mensonge, et de mettre aussi les individus en face des réalités* » (p. 496). C'est de cette manière que l'écrivain, sous l'effet des lois naturelles, aura contribué, comme le savant, son égal, au progrès de l'humanité et aura trouvé au mal ses remèdes. Voici la réponse des écrivains dits rêveurs aux savants : « *Nous, c'est dans la société, dans une société refaite plus harmonique aux besoins de la vie, retrempé aux sources éternelles de la nature, que nous allons les chercher, ces remèdes, et peut-être, ces guérisons* » (*ibidem*). Mais il est possible, dans la dialectique des rapports entre science et littérature, qu'un savant soit un poète, comme le personnage d'Edison créé par Villiers dans *L'Ève future*, s'inspirant de la méthode de Berthelot : « *Mendès, de tous les poètes, a oublié le plus grand, le plus génial, et ce poète c'est Berthelot. Berthelot ! Est-ce que la synthèse chimique, ça ne vaut pas tous les poèmes épiques ? Aujourd'hui Lucrèce s'enfermerait dans un laboratoire. L'art poétique du savant, ce sont les méthodes expérimentales. Il approfondit les successifs mystères de la nature, il se meut dans le monde féérique des analogies, et les envolées des hypothèses scientifiques laissent loin derrière elles les bondissements légendaires de l'antique Pégase ! Émerveillé, pensif, il est chaque jour à la veille de trouver peut-être le secret de la cellule vivante ! Et cela ne vaut-il pas mieux que de chercher une rime ?* » (p. 559). Mais notre critique littéraire est aussi capable d'une autoanalyse inattendue et ironique (« *Au fond du révolté que je suis, il y a un réactionnaire timide qui sommeille* », p. 317), et en même temps d'une solidité de jugements perçants, allant bien au-delà des préjugés et de l'opinion publique officielle et bien assise, se méfiant par exemple du culte de la littérature, si elle est incapable de conduire une vraie enquête sociale. Dans une *interview*, vers la fin de sa vie, il en arrive ainsi à se moquer de la littérature elle-même : « *De la littérature ! Ah ! la la ! ... pauvres fous ! Moi, si j'avais à recommencer ma vie, je me ferais jardinier* » (p. 604).

Fernando Cipriani, janvier 2007